

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 40

Artikel: La "fita dao quatorze" en Australie
Autor: Tardent, Henry-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAMEAU!

Monsieur Tartempion est rentré enchanté du théâtre, où il a entendu une pièce de Courteline dans laquelle un mari réussit, grâce à une extraordinaire fermeté de caractère, à mater sa femme. Faible et craintif à son ordinaire, M. Tartempion a résolu d'imiter le héros de la pièce et de prendre en mains désormais les rênes de l'équipage conjugal. L'occasion d'agir s'étant présentée le soir même, il la saisit brusquement aux cheveux.

Madame (*qui est au lit et qui vient d'allumer la bougie*). — Minuit! En voilà une conduite pour un père de famille! Tu t'es sans doute encore attardé avec tes garnements d'amis dans des saletés de brasseries!

Monsieur (*très froid*). — Ça, c'est mon affaire. Madame (*bondissant*). — Tu dis?

Monsieur. — Je dis que je suis décidé à ne plus supporter tes observations. Désormais, il n'y aura plus qu'un seul maître ici...

Madame. — Et ce sera.

Monsieur (*avec majesté*). — Moi!

Madame (*riant comme une petite folle*). — Ben, vrai, elle est bonne celle-là! Allons, va te coucher, tu déraisonnes.

Monsieur. — Je me coucherai si bon me semble. Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, moi!

Madame. — Si tu savais comme tu es grotesque!

Monsieur. — Grotesque, moi! Grotesque! Ah! mais! Ah! mais! Tu m'échauffes la bile, à la fin...

Madame. — Ridicule, si tu préfères...

Monsieur. — Ridicule!!! Qualifier son époux de « ridicule »!!! Attends un peu, chameau, va! A cette apostrophe, madame saute résolument à bas de son lit et, sans daigner répondre, se met tranquillement en devoir de s'habiller.

Surpris de ce silence, monsieur la contemple, vaguement inquiet déjà.

Monsieur. — Que fais-tu donc là?

Madame. — Après les injures dont vous venez de m'abreuver, vous devez comprendre, monsieur, que je ne saurais rester une minute de plus sous ce toit. (*Très ferme*.) Je pars!

Monsieur (*ahuri*). — Voyons, voyons, Lolotte... (*Se reprenant et à part*.) Allons, pas de faiblesse, Eugène! (*Haut*.) C'est bien, madame, voici la clef!

Madame. — Merci.

Enfin, madame est habillée, coiffée, gantée, prête à partir.

Madame. — Adieu, Eugène.

Monsieur (*qui se tient à quatre pour ne pas lui sauter au cou et l'empêcher de sortir*). — Adieu, Louise...

La clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, madame disparaît dans les ténèbres de l'escalier. Quelques secondes plus tard on entend s'ouvrir et se refermer la porte d'entrée. Plus de doute, madame s'en va pour de bon.

Monsieur (*tremblant et pâle comme un suaire*). — Décidément, j'ai été un peu loin. Pauvre Lolotte, va. Chère petite femme adorée. C'est qu'elle est bel et bien partie? Que va-t-elle faire? Errer toute la nuit par les grands chemins, au risque de prendre froid ou d'être attaquée par des rôdeurs. Qui sait? Se jeter au lac, peut-être!

Monsieur se promène de long en large pendant quelques instants, inquiet, tourmenté. Puis, brusquement, il saisit son chapeau et s'apprête à courir à la recherche de sa femme. Au moment où il ouvre la porte de l'appartement, il se trouve nez à nez avec Lolotte qui était remontée à pas de loup dans les escaliers.

Monsieur. — Ah! Lolotte, Lolotte chérie, comme tu m'as fait peur!

Madame (*très froide*). — Pas de démonstrations, je vous en prie. Et partez vous coucher. Allons, ouste!!!

Monsieur (*à part*). — Décidément, je ne suis pas fait pour assumer les responsabilités du pouvoir. M.-E. T.

Aïe! — M. X... adore l'écarté. Il y joue presque tous les soirs et il y joue... de malheur.

— Pas de veine! mon bien bon, disait-il hier à un de ses congénères. C'est comme un fait exprès. Mes partenaires ont toujours les atouts en mains.

— Ah! Eh bien mais, il faut leur offrir de la pâte de jubube...

— De la pâte de...? Pourquoi ça?

— Dame, puisqu'elle conjure « la toux ».

L'entente. — Entendu à la porte d'une caserne française :

— Dis donc, Dumanet, ça coûte-t'y cher pour envoyer une lettre en Russie?

— Mais non, mon vieux, tu n'as tout simplement qu'à mettre dessus *franco-russe*.

A QUIEN LA FENNA?

(Patois du district de Grandson.)

N'in ai pas cognu ion po savai findrè on chèveu in quatre commin lo vilhio Berbotset. Crèyo bin què quand è dremèssai l'oiài cretrè l'herba. On iàdzo, l'avai on berdzi po gardà sè bîtè pè lo paqui iò rechlâvè tot lo dzoï. Eh bin, lo pouro boueubo n'avai rin po son dinâ qu'on bocon dè pan din sa catsetta et on poû dè tsigre dins' na vilhe bouaitè dè cerâdzo! Tsacon n'in a pas; mais c'est pirè po dèrè.

To parai Berbotset étai n'hommo respèttâ. L'avai on iàdzo fè na rude bouèna patsè : L'avai atsètâ rudo bon martsî na superba montagnè, qu'avai on biau paqui, avoué bin dai boû. D'on part d'ans, l'in avai tailli què l'avai vindu po s'affrantsi dè sa delta. Avoué cin què l'étai dza dzouillamin à sè n'aizè dévant, lo voialè retso ora. Assèbin, vo peutè craire què l'ont bintoût z'u nommâ municipau et conseilè dè paroissè; l'avai tot cin què liai falliâ por cin. Dâ quand bin nè savai qu'à peina lieurè et pozâ son noni, è sè rappèlâvè oncouèra bin dè son catsimo et dè son passâdzo; n'in faut pas mé po itrè on bon crétièn, è-so pas vèrè?

Sa fenna étai mouârta dâ on part d'ans, et l'avai dâ prindrè na servinta po fairè lq ménâdzo à lu et à son boueubo qu'avai dza à min vint-cin ans. Et ma fai què l'avai réussi à na rudè bouèna gaupa, que travailivè fouâ et fermo, quand bin lè n'avai pas tu lè dzoï dâo vin et dâo reti. L'étai dza lè dâ n'an ào dou, quand son fordâ à commincâ à lèvà! La poutra drôla étai tot inqûièta assebin. Ora, lo conseilèr dè paroissè avai-te fè na folèrà, ào bin lo boueubo? N'in sè diâb' lo mot. Suffit qu'on biò matin, Berbotset fâ à son boueubo : « Eurindraï, la veu-te mariâ, tè, ào bin sè la mè faut mariâ, mè? » Et c'est là dzouvèno què l'a mariâyè.

S. G.

Chacun son goût. — La petite Z... demande pourquoi sa mère ne se lève plus depuis quelques jours.

— Ta maman va te donner un petit frère ou une petite sœur. Lequel des deux préférerais-tu, mon enfant?

— J'aimerais mieux un cheval, si ça ne coûtait pas trop cher.

Nos bons domestiques. — Monsieur vient de demander une lampe. L'objet d'art est à peine posé sur le bureau qu'un claquement significatif se fait entendre, suivi d'une épaisse fumée. Mécontentement de Monsieur, à qui l'excellent serviteur répond avec un bon sourire :

— Mais Monsieur sait bien qu'un verre de lampe casse toujours la première fois!

LA « FITA DAO QUATORZE »

EN AUSTRALIE

Un de nos compatriotes, M. Henry-A. Tardent, habitant Wynnum, près Brisbane (Australie), nous a adressé l'aimable lettre que voici. Elle témoigne une fois de plus du fidèle souvenir que gardent à la patrie suisse et à notre petite patrie vaudoise ceux de ses enfants que les hasards de la vie ont entraînés, encore tout jeunes, au delà des mers. Le temps ni la distance n'ont entamé le sincère patriotisme de ces « exilés », et leurs descendants semblent partager aussi ce sentiment, bien qu'ils ne connaissent que d'ouï-dire le pays auquel ils appartiennent, par leurs parents. N'est-ce pas là une compensation au relâchement que, trop souvent, de nos jours, on remarque dans le patriotisme de nos concitoyens restés dans le pays, dont les beautés peu communes s'étaient tous les jours à leurs yeux et dont les démocratiques institutions leur assurent de nombreux avantages. Leur indifférence n'a aucune excuse.

Voici donc la lettre de M. Tardent. La chansonnette ormonanche à laquelle elle fait allusion a été publiée dans le *Conteur* il y a quelques mois.

Wynnum, près Brisbane, le 9 juillet 1913.

Mon bien cher vieux

Conteur vaudois!

Je me souviens très bien du jour où tu es venu au monde. J'étais pour ainsi dire auprès de ton berceau, ayant lu d'un bout à l'autre le premier numéro. Pendant bien des années, tes articles en patois et tes charmantes vaudoiseries ont charmé mon enfance. Dès lors, je l'avoue, je t'avais un peu perdu de vue. Et voilà que tu viens après un demi-siècle te rappeler à mon souvenir et cela de la manière la plus touchante et la plus charmante en m'apportant la délicieuse chansonnette ormonanche que je désirais depuis si longtemps posséder! C'est gentil à toi, vieux *Conteur!* et je t'en remercie du fond du cœur! Je constate avec plaisir que tu n'as guère changé toi, non plus. Tu as toujours le mot pour rire, rehaussé d'un gentil vernis de sentiment qui ne te messied nullement.

Si cela peut t'intéresser, je te dirai donc que mes petits Australiens raffolent de la chansonnette ormonanche dont je recommande à M. Jacques Daleroze l'air aussi gai et sautillant que l'oisillon qu'elle célèbre.

Le 14 avril, j'avais la visite de plusieurs de mes petits enfants et, comme de coutume, ils m'ont demandé de leur chanter *Pô la Fita dau 14!*

D'abord, ils me laissent commencer seul. Mais quand j'arrive vers la fin du couplet, ils n'y tiennent plus. Leurs yeux brillent. Ivres, nous battons la mesure des pieds et des mains et nous chantons ensemble, en bien scandant :

Lan dezai ein refrain :
Cé qu'amé bin sa Patrie!
Sara todzo prau conteint!

Encouragés par les résultats obtenus nous reprenons de plus belle et cette fois à pleine voix :

Lan dezai ein refrain !
Cé qu'amé bin sa Patrie
Sara todzo prau conteint!

Et de rire! Et de s'embrasser! Et d'être tous, jeunes et vieux, tellement, mais tellement *prau conteint*, que c'est à faire envie aux anges du Paradis.

Ecoute, ami *Conteur*, nous ne faisons, certes, pas fi des chefs-d'œuvre des littérateurs classiques, anciens et modernes. Nous en jouissons au contraire infiniment. Mais jamais, au grand jamais, aucun d'eux ne nous a procuré autant de joie que la chansonnette si admirablement

rythmée du pasteur vaudois David-Joseph Marindin. Si Molière l'eût connue, il l'eût aimée et en eût dit comme de la chanson du roi Henri : « C'est ainsi que parle la nature ! »

A présent, cher *Conteur*, il faut que j'aille à mes affaires, et toi, sans doute, aux tiennes. Encore une fois : Merci ! Bien le bonjour ! et à la revoyance ! Henry-A. TARDENT.

Guide Mignon. — Les éditeurs du *Guide Mignon* informent les intéressés que l'édition d'hiver de ses indicateurs (datée du 1^{er} octobre) contiendra le *Service P.-L.-M.* en vigueur dès le 10 octobre prochain.

Ils n'ont pu obtenir à temps les documents français nécessaires et un léger retard dans l'apparition de ses guides en sera la conséquence.

Les prodigues. — Le docteur X... reçoit la visite d'un client très riche et très avare.

Après la consultation, qui dure près de deux heures, ce dernier met une pièce de deux francs dans la main du médecin.

Alors celui-ci, stoïquement :

— Combien faut-il vous rendre ?

Patrie suisse. — Une photographie prise spécialement pour la *Patrie suisse* ouvre le dernier numéro de ce journal : c'est celle du dîner diplomatique du Gurnigel, le 13 septembre; l'abondance des matières : manœuvres diverses, la Comédie-Française à Genève, la gare badoise de Bâle, le cyclone du lac de Joux, etc., etc., ont contraint ce journal à augmenter le nombre de ses pages.

Le comble de l'avarice. — Manger la moitié de ses mots pour économiser un plat...

LES PREMIERS VAUDOIS

III

MÉMOIRE

ADRESSÉ A S. M. I. CATHERINE II

PAR F.-C. DE LA HARPE.

en réponse à la dénonciation de Messieurs de Berne, contre le lieutenant-colonel Frédéric-César de La Harpe, Instituteur de LL. AA. II. les Grands-Ducs de Russie, transmis à Messieurs de Berne, en 1791.

Je joins à cette requête, des directions sur la manière légale de la présenter, en recommandant l'union, la persévérance, et les démarches modérées.

Faites des recherches sérieuses dans vos archives, répétez-je, publiez-en les résultats dénués de réflexions ou de commentaires, comme de simples dissertations académiques; et, que les citoyens éclairés, rédigent de concert, un mémoire qui renferme l'histoire abrégée des révolutions du pays, l'exposition des privilèges nationaux à diverses époques, et la liste des griefs actuels. Adressez ce Mémoire à Messieurs de Berne, en l'accompagnant d'une requête, courte, simple, ferme, mais respectueuse. Que chaque commune, à commencer par celle de la campagne, présente à son tour, ces deux pièces, à des intervalles déterminés, et en son seul nom, afin d'éviter jusques au soupçon d'une ligne séditieuse. Il est impossible, continuais-je, que les patriciens ne sentent pas la nécessité de négocier avec vous. Donnez aux hommes justes et modérés, le temps et les moyens de faire prévaloir leur avis; ce n'est qu'après avoir vu toutes les villes et les communes présenter le Mémoire et les requêtes ci-dessus, que vous serez en droit de chercher vous-mêmes, votre salut, dans la convocation des Etats, et de leur confier votre défense.

Ces conseils, j'ose le croire, étoient ceux d'un bon citoyen, et je les ai réitérés, à diverses reprises, avec plus ou moins d'énergie, en voyant mes débonnaires compatriotes, entraînés par

des conseillers perfides, négliger les réclamations essentielles pour s'occuper des minuties, faire de fausses démarches, donner, tête baissée, dans les pièges tendus à leur simplicité et à leur bonhomie.

La lecture des nombreuses et insignifiantes requêtes, remises par les villes et les communes, aux commissaires envoyés, sur la fin de 1790, de la part des patriciens, la conduite équivoque de ces commissaires, leur empressement à prévenir et à promettre, et la facilité avec laquelle on accueilloit leurs discours, ne tardèrent pas, au reste, à me convaincre, que les patriciens, cherchoient à gagner du temps, jusqu'à ce que, assurés de puissans amis, ils fussent assez forts pour réduire leurs sujets au silence.

L'enlèvement nocturne du vénérable pasteur de Mézières, ordonné, au mépris des lois, en Décembre 1790, par l'Inquisition d'Etat, pour avoir dit, que les *pommes de terre* étant des légumes, ne devoient pas la *Dîme*, fortifia mes conjectures. Peu s'en fallut, il est vrai, que cette violence n'éclairât les esprits, et cela seroit arrivé, sans les efforts des émissaires des patriciens, qui cherchèrent à faire oublier ce faux pas, en libérant cet ecclésiastique et chargeant leur baillif de le présenter à ses paroissiens. La joie universelle, qui éclata au retour de cet homme respectable, les requêtes déjà présentées au sujet de l'infraction faite aux lois, dans sa personne, et celles qui se préparoient encore, redoublèrent, dans ces circonstances, les alarmes des patriciens, sans les disposer davantage à satisfaire leurs sujets.

Tandis que leurs émissaires captivoient les habitans de la campagne, par des assurances de soulagement, et réveilloient leur jalousie contre les bourgeois des villes, qu'ils représentoient, comme de dangereux novateurs, désirant une réunion à la France, ils redoublaient eux-mêmes d'activité, pour être prêts à agir, à la première occasion.

Les bals et les dînés donnés par souscription, dans quelques-unes des villes du Pays-de-Vaud, le 14 et 15 Juillet, la fournirent bientôt.

Quoique l'ordre et la décence eussent été scrupuleusement observés à ces fêtes, que Messieurs les patriciens avoient eux-mêmes provoqués, elles étoient repréhensibles, dans les circonstances, et nul ne les a plus blâmées que moi; mais les tribunaux ordinaires suffisoient seuls, pour rechercher et punir les coupables.¹

Je vais plus loin, et je demanderai à Messieurs de Berne : 1^o pourquoi ils levoient 4000 mercenaires, destinés à envahir une province, où tout étoit tranquille et sans défiance, s'ils ne cherchoient pas un prétexte quelconque, pour les faire agir? 2^o Je leur demanderai encore, pourquoi, voulant être justes, ils substituoient leurs commissaires-inquisiteurs, à nos tribunaux, et les procédés du St. Office, à nos formes judiciaires?

Rien ne prouve mieux, l'honnêteté de mes compatriotes, que l'incroyable indifférence avec laquelle ils ont vu s'avancer au milieu d'eux, les divers corps militaires qui devoient les asservir; ils croyoient bonnement, qu'on tormento des camps d'exercice. Ce n'est qu'aux premières violences exercées par les commissaires-inquisiteurs, que les intentions des patriciens ont paru à découvert. (A suivre).

Nos enfans. — Quelle est celle de vous deux qui a pris un morceau de sucre dans le sucrier? — C'est Louise, dit Marie.

— Du tout, c'est Marie, dit Louise, et Marie est une menteuse. D'ailleurs, elle n'étoit pas là quand je l'ai pris.

¹ Les fêtes données par les patriciens et les émigrés, à chaque nouvelle fâcheuse pour l'Assemblée constituante, étoient de véritables provocations, que la prudence auroit dû interdire, pour ne pas irriter les esprits.

Imprécations. — M. X... est très affecté des pluies persistantes dont le ciel nous gratifie. Ses rhumatismes se sont réveillés et le pauvre homme éprouve des douleurs aiguës.

— C'est épouvantable! disait-il. Comme s'il n'aurait pas pu pleuvoir pendant la sécheresse de l'été 1911, quand tout le monde demandait de l'eau.

Affaire de mode. — Dans un mariage célébré avec éclat, on remarquait fort deux choses : la laideur de l'époux et l'opulence de la corbeille.

— *Le présent fait oublier le futur*, dit un invité.

Théâtre. — La saison de comédie s'ouvre jeudi. Tous les artistes, à l'exception de Mme d'Assilva, nous sont inconnus. Nous savons, toutefois, que M. Bonarel comme toujours, les a choisis avec grand soin et nous pouvons avoir pleine confiance. La connaissance sera bientôt faite.

Le répertoire contient les nouveautés les plus remarquables, dans tous les genres, et plusieurs reprises, parmi les pièces les plus goûtées par notre public.

Jeudi, pour les débuts de la troupe de comédie, *Le Bercail*, de Bernstein; dimanche, pour les débuts de la troupe de drame, *La Femme X*, 5 actes; enfin, mardi, pour les débuts de la troupe de vaudeville, *Monsieur chasse*, 3 actes de Georges Feydeau.

Les représentations auront lieu les mardis, jeudis, vendredis, dimanches.

Kursaal. — Au prix de sacrifices importants, M. Lانسac a pu s'assurer l'exclusivité du film célèbre qui a pour titre : *Le Mémorial de St-Hélène*.

Il n'est pas de drame plus émouvant que le récit de la captivité de Napoléon. Après un martyre de six ans, le grand capitaine s'éteignit au milieu des fidèles qui avoient consenti à partager sa captivité.

Le splendide drame que le Kursaal présente cette semaine à ses habitués reproduit les épisodes douloureux de l'exil du Grand Empereur. Cette vue, mise en scène d'après les célèbres mémoires de Las-Caze, a été prise à St-Hélène même. Les trois principaux interprètes sont des artistes célèbres.

En outre, le programme renferme des nouveautés sensationnelles, dont : *Le Phare de la Mort*, en 3 parties; le *Pathé-Journal*, des actualités mondiales; un drame, des vues comiques, et les manœuvres navales anglaises.

Matinées mercredi, samedi et dimanche.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge, G. Flemwell. Entrée gratuite.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walthar Gyax, fabricant à Bleienbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.